



**HAL**  
open science

## La correspondance entre Peter Szondi et Jean Bollack (1959-1971) : prépublication d'un choix de lettres

Solange Lucas

### ► To cite this version:

Solange Lucas. La correspondance entre Peter Szondi et Jean Bollack (1959-1971) : prépublication d'un choix de lettres. *Geschichte der Germanistik. Historische Zeitschrift für die Philologien*, Wallstein Verlag, 2019, 55-56, pp.128-136. hal-03224100

HAL Id: hal-03224100

<https://hal-nantes-universite.archives-ouvertes.fr/hal-03224100>

Submitted on 11 Apr 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution| 4.0 International License

## INEDITUM

**Solange Lucas**

### **La correspondance entre Peter Szondi et Jean Bollack (1959-1971) : prépublication d'un choix de lettres**

Peter Szondi (1929-1971) et Jean Bollack (1923-2012) entament leur correspondance dès leur première rencontre à Paris en 1959. Les deux philologues s'écriront régulièrement jusqu'à la mort prématurée de Szondi en 1971. Cet échange épistolaire reflète à la fois le contexte universitaire mouvementé des années 1960, tant en France qu'en Allemagne, le renouveau théorique qui s'y inscrit, et la singularité de la position de chacun : dans le domaine de la littérature comparée pour Szondi, dans celui des études classiques pour Bollack, chacun se trouve confronté à une tradition qui fait obstacle aux aspirations les portant tous deux vers une plus grande scientificité d'une part, d'autre part vers une plus grande ouverture du cadre national et du champ strict de leur discipline.

Par-delà l'échange amical, les lettres révèlent un pan significatif du dialogue intellectuel qui marque l'une et l'autre œuvre de ces deux érudits aux centres d'intérêt très divers. Rédigées à de rares exceptions près en français, elles jettent un pont entre les espaces culturels français et allemand, mais aussi entre des disciplines et des objets de recherche qui de prime abord semblaient éloignés.

L'herméneutique critique, sa pratique et sa théorie, constituent le fil rouge de leur correspondance. Ce choix de lettres tente d'en donner une idée, en offrant un regard sur la fabrique de la construction du sens qui est au cœur de leurs œuvres philologiques, et en mettant en valeur la fécondité de leurs échanges.

Cette riche correspondance comprend près de trois cent lettres, dont une trentaine échangées entre Szondi et Mayotte Bollack (la femme de Jean, latiniste) et qui complètent le dialogue engagé entre les deux hommes. À de rares exceptions près, l'ensemble est conservé dans le fonds littéraire Peter Szondi des Archives de la littérature allemande à Marbach. Certaines des lettres reproduites ici ont déjà fait l'objet d'une publication complète ou partielle dans le volume *Briefe*<sup>1</sup>, qui présentait un choix de lettres de Peter Szondi, ou en complément de la correspondance entre ce dernier et le poète Paul Celan<sup>2</sup>. Le commentaire fourni par Christoph König dans ces deux éditions a servi de point d'appui à celui présenté ici. L'intégralité de la correspondance entre Peter Szondi et Jean Bollack devrait prochainement paraître en français.

<sup>1</sup> Peter Szondi, *Briefe*, éd. par Christoph König et Thomas Sparr, Frankfurt am Main 1993.

<sup>2</sup> Peter Szondi, Paul Celan, *Briefwechsel*, éd. par Christoph König, Frankfurt am Main 2005.

*I – Peter Szondi à Jean Bollack*  
*Berlin, le dimanche 20 décembre 1959*

N.B. J’attends toujours mon « Demetrius » ainsi que le Rilke<sup>3</sup> !

Berlin, le 20 décembre 1959

Mon cher Jean,

vosre Molière est excellent<sup>4</sup>. Il sert admirablement, en l’expliquant, le choix qui pourrait surprendre, et cette explication n’est pas celle de l’éditeur qui indique ses raisons, elle résulte plutôt de l’interprétation même des deux comédies. J’ai beaucoup aimé le passage où vous parlez de la comédie du comique. (Deux jours après la lecture de votre texte, je fus amené à parler, à propos de Hebbel, de la tragédie du tragique<sup>5</sup>.) Vous me demandez de vous indiquer des incorrections. Il n’y en a pas. Tout au plus, faudrait-il donner un coup de brosse à votre style, le défranciser un peu. Cet accent étranger, trahi et accusé par la ponctuation qui est souvent française, pourrait faire tort à votre pensée aux yeux de cent milles lecteurs qui ne vous connaissent pas. Puis, il y a les mots étrangers. Je ne suis pas « contre ». *Mais*, comme dirait un de vos amis, il y en a pas mal qui, en allemand, compromettent leur propre sens. Il ne faut pas que l’expression même du beau et du pur participe à l’impur, que la profondeur du sens soit contredite par le mot étranger, qui, en allemand, est devenu, plus souvent que vous ne pensez, une sorte de monnaie qui sert l’échange en passant, toujours la même, d’une main à l’autre. Je pense notamment à des expressions telles que : *Aspiration* (2), *delikat* (2), *intakt* (2), *Produkt* (2) (au contraire de « *Faktur* » qui est bien), *singulär* (3), *progressiv* (6), *Konsolidierung* (6), *reduziert* (6), *Präsenz* (8), *ruinieren* (9) (ça va pour « *materiell* » mais pas pour « *moralisch* » qui demande le mot allemand : c’est tout le problème). Ou bien : « *das Urbild eines koketten Weibs.* » Ce qui est « *kokett* », n’a pas de « *Urbild* » - variante du même problème cher aux « *comparatistes* ». *Naturell* (10), ici moins bien qu’à la page 3 où c’est le verbe – *durchspringen* – qui ne va pas. Pardonnez-moi, mon cher Jean, cette Beckmesserei et écrivez-moi plus longuement ce que vous faites.

Très amicalement vôtre,  
Pierre.

(en toute hâte, avant de partir pour Zurich<sup>6</sup>)

<sup>3</sup> Peter Szondi présenta sa conférence « *Der tragische Weg von Schillers Demetrius* » à la Freie Universität Berlin le 16 juillet 1959, dans : *Schriften II*, p.135-154. Voir aussi le chapitre « *Demetrius* » dans : *Versuch über das Tragische*, Frankfurt am Main 1961. Szondi avait été invité par Walther Killy à venir effectuer un remplacement à partir du semestre d’hiver 1959, afin de préparer son habilitation. Il avait communiqué à Jean Bollack son interprétation de « *La Huitième Elégie de Duino* », écrite pour le cours sur l’œuvre tardive de Rilke qu’il donnait au semestre d’hiver 1959/60. Dans : *Studienausgabe der Vorlesungen*, Band 4, Frankfurt am Main 1975, p. 421-464.

<sup>4</sup> Jean Bollack a écrit la postface du livre *Der Misanthrop – Der Bürger als Edelmann*, éd. par Walther Killy, Hamburg 1960.

<sup>5</sup> La thèse d’habilitation de Peter Szondi, *Versuch über das Tragische* (Frankfurt am Main 1961) comporte, dans sa première partie dédiée à la philosophie du tragique, un chapitre consacré à Hebbel (voir p.192 dans : *Schriften I* : « *Die “Pantragik” Hebbels gipfelt in der Tragödie der tragischen Kunst* »).

<sup>6</sup> Les parents de Peter Szondi habitaient Zurich. Peter Szondi y effectua ses études à partir du semestre d’hiver 1948/49 et suivit ainsi l’enseignement de Theophil Spoerri, Max Wehrli, Hans Barth, Paul Hindemith et Emil

2 – Jean Bollack à Peter Szondi  
Paris, le lundi 5 mars 1962

Paris, le 5 mars 1962

Mon cher Pierre,

nous ne serons pas à Paris dans la seconde quinzaine d'avril. Les vacances commencent le 12, nous partirons aussitôt pour Baneuil<sup>7</sup> et j'irai, sans doute, de là en Italie (réunion de Camaiore<sup>8</sup>, à la fin du mois) ; il faudrait donc que tu modifies tes projets, ne pourrais-tu pas venir *au cours de ce mois*, nous préférierions, Mayotte et moi.\*

Je te renvoie, par le même courrier, le texte de ta conférence<sup>9</sup>. Je veux d'abord te dire qu'elle est très belle ; remarquable et importante. Evidente sur plus d'un points. Il faudra que nous en parlions longuement, il me faudrait maintenant des pages et un temps dont je ne dispose pas pour t'expliquer non mes réserves (je n'en fais point), mais certaines réflexions que la lecture de ton texte m'a inspirées, non sur l'importance du « subjectif » tel que tu le conçois (et qui, au fond, n'est *pas* un élément de subjectivité), mais sur d'autres points (ce que tu appelles les Parallelstellen par ex.) ; je me suis rendu compte que les problèmes s'éclairaient différemment à la lumière des textes anciens.

Ce texte ne paraîtra-t-il pas dans la « Rundschau » ? Tu mentionnes, un peu mystérieusement, un autre usage...

Je te *recommande* la lecture de « Sang du ciel » de Rawicz<sup>10</sup> (un Ukrainien), qui a paru en automne, chez Gallimard.

J'ai été un peu grippé et vaseux, pendant quinze jours – cela m'a mis en retard avec tout. Le trimestre est long, plus de treize semaines de cours. Mais j'ai surmonté ces fatigues, maintenant. C'est (dans la marge gauche) le printemps depuis hier, la grande lumière.

Très amicalement :  
Jean

---

Staiger, son directeur de thèse. Le 8 mai 1954, il soutint sa thèse constituée des trois premiers chapitres de sa « Theorie des modernen Dramas » (Frankfurt am Main 1956).

<sup>7</sup> La famille de Mayotte Bollack possédait un petit château à Baneuil, en Dordogne.

<sup>8</sup> Résidence toscane de Gottfried et Brigitte Bermann Fischer, directeurs de la maison d'édition S. Fischer. C'est là qu'avaient lieu la plupart des réunions afférentes à l'édition de la « Fischer Weltgeschichte », dirigée par Jean Bollack.

<sup>9</sup> Le texte « Zur Erkenntnisproblematik in der Literaturwissenschaft » a paru simultanément dans : Die Neue Rundschau 73, 1962, H.1, p. 146-165, et dans les actes des « Berliner Universitätstage » de février 1962 auxquels Peter Szondi avait participé (Universitätstage 1962. Wissenschaft und Verantwortung. Berlin 1962, p.73-91, Schriften I, p.263-286).

<sup>10</sup> Piotr Rawicz, Le sang du ciel, Paris 1961. Il s'agissait du premier roman sur la Shoah en langue française (Blut des Himmels. trad. Heinz Winter. Frankfurt am Main 1963).

P.S. : Sais-tu que le lecteur d'italien Aurigemma<sup>11</sup> que nous avions à Lille est à Zürich maintenant, à la maison d'Italie

il a (une certaine) gueule. Tu pourrais boire un verre avec lui...

\* (sinon on pourra songer à une rencontre outre-Rhin.)

*3 – Peter Szondi à Jean et Mayotte Bollack*

*Zurich, le vendredi 7 août 1964*

7/8/64

Hôtel Florhof

Zurich

Mes chers amis,

je m'empresse d'accuser réception et de vous remercier des pages sur « Amphitryon »<sup>12</sup>. Après les avoir lues, je me suis précipité à la bibliothèque où j'ai lu le chapitre concernant Alcmène de Séchan<sup>13</sup> (je vois maintenant que le sieur Stoessl a bel et bien pillé des travaux de Engelmann et C. Robert) et repris l'étude de la pièce de Plaute<sup>14</sup>. Le problème, hélas, c'est la question de savoir si Zeus passe sa première nuit chez Alcmène. La fin de la pièce et quelques vers du prologue me semblent parler plutôt pour le contraire. En 1829 l'ancien recteur de la Thomasschule, professeur à la faculté de Leipzig et « kaiserl. gekrönter Dichter » Rost<sup>15</sup> a écrit dans la préface de sa traduction : « Jupiters wenige Stunden vorhergegangener Besuch bei Alcmenen geschah nicht in der Absicht, sie zur Mutter des Hercules zu machen »<sup>16</sup>. Vous dites que Jupiter n'est jamais venu auparavant. Mais vous parlez aussi des sept mois... suis-je idiot, si j'y vois une contradiction ? (Mon cerveau travaille mal, étant donné que je suis légèrement drogué par des médicaments chimiothérapeutiques, pris contre une sorte de grippe.)

<sup>11</sup> Luigi Aurigemma (1924-2007), docteur en philosophie, suivait une formation à la psychanalyse jungienne à Zurich.

<sup>12</sup> Peter Szondi travaillait à la préface du volume « Amphitryon (Plautus, Molière, Dryden, Giraudoux, Kaiser), éd. par Joachim Schondorff, München/Wien 1964, p.9-41. A sa demande, les Bollack lui exposèrent, dans une lettre rédigée par Mayotte le 1<sup>er</sup> août 1968, la spécificité de la pièce de Plaute dans l'histoire de la légende d'Amphitryon, notamment son traitement inédit de la longue nuit que passe Jupiter auprès d'Alcmène. Au premier trimestre 1964, la Revue des Sciences Humaines publia la traduction française de la conférence qu'il avait prononcée à Lille en mars 1963, « L' "Amphitryon" de Kleist, une "Comédie d'après Molière" », texte français qu'il soumit aux Bollack pour correction, puis leur dédicença.

<sup>13</sup> Dans sa lettre, Mayotte Bollack renvoie Peter Szondi au livre de Louis Séchan, *Etudes sur la tragédie grecque dans ses rapports avec la céramique*, Paris 1926.

<sup>14</sup> Dans son essai « Fünfmal Amphitryon : Plautus, Molière, Kleist, Giraudoux, Kaiser », Szondi indique effectivement que Franz Stoessl s'est appuyé sur R. Engelmann et C. Robert sans le mentionner. (Schriften II, p.170-197, voir la note 8, p.175)

<sup>15</sup> Friedrich Wilhelm Ehrenfried Rost (1768 – 1835).

<sup>16</sup> *Neun Lustspiele des M. Accius Plautus*, trad. par Fr. W.E. Rost, Leipzig 1836, p.228.

Serait-il possible que vous me disiez par retour du courrier et en deux lignes (je ne veux pas vous prendre plus de votre temps)

1° ce qui prouve que J.[upiter] n'est jamais venu auparavant, et

2° les passages de mon texte qui vous semblent impossibles.

C'est mercredi que je dois envoyer mon texte à l'imprimeur. Je préférerais une corbeille à papier.

Affectueusement

Pierre

4 – Jean Bollack à Peter Szondi

Paris, le samedi 8 août 1964

Samedi 8 août 1964

Mon cher Pierre,

j'espère que ta grippe aura disparu, quand tu recevras ces lignes, te délivrant des drogues.

Jupiter ne descend qu'une fois auprès d'une mortelle. Cette épiphanie reste un acte *unique*, la rencontre du divin et d'une race humaine n'est pas réitérée.

Quelles que soient les données de la fable et de l'intrigue. Avant ou après Amphitryon.

Ce que Hermès expose dans le prologue concerne l'action qui est en train de se dérouler à l'intérieur du palais. C'est un dieu lui aussi. Son récit est *simultané*. Ce qui précède dans Plaute, c'est la fécondation par le mari (vers 102-103). Le reste s'accomplit au cours de la nuit.

Il y a du libertinage, de la part de Jupiter, dans le plaisir qu'il lui plaît de prolonger au cours de la longue nuit. Mercure fait comme si cette prolongation ne servait qu'à assouvir l'appétit de son père, au vers 113\*.

Mais ce même Mercure n'est pas sans savoir que cette longue nuit a un autre sens, moins frivole, qui est de permettre à Hercule de naître à l'aube, au terme d'une nuit divine qui vaut sept mois en face des dix d'Iphiclès (qu'il y ait trois mois depuis le départ d'Amphitryon aux armées ou que les deux « temps » s'écoulent séparément sans se rejoindre). C'est là le sens des paroles de Mercure dans le monologue de la scène II (vers 479ss). D'ailleurs, l'imbroglio dans lequel il plonge la maison, aurait-il un sens s'il ne s'agissait pas d'une situation exceptionnelle et unique ? Il explique ce qu'il en est des semences et de leur gestation. *Comprenez-vous à présent*, demande-t-il aux spectateurs, *ce qu'il en est ? (iamne hoc scitis qui siet ?)*. Jupiter s'est arrangé pour que les deux naissances coïncident. Autrement dit : il fait durer la nuit et accélère la formation du fœtus d'Hercule, afin qu'il naisse en même temps que son frère. Il faut traduire les vers 489 s. : *afin qu'elle ne soit pas soupçonnée d'adultère et que, d'autre part, le soupçon soit couvert et tenu secret (et ne in suspicione ponatur stupri et<sup>17</sup> clandestina ut celetur suspicio)\*\**. Le peuple ne doit pas soupçonner

<sup>17</sup> Le mot est souligné deux fois.

Alcmène (ce serait une raison juridique de répudiation). D'autre part, Amphitryon saura la chose (*resciscet* 491), mais *dans le palais* (clam) et *ce soupçon* sera celé dans la double naissance.

A la fin de la pièce le fruit de Jupiter devient le premier dans l'ordre de la dignité. Jupiter parle d'abord de lui (vers 1135). D'après ces vers on a corrigé dans le prologue le vers 107 (*coepit : se mit à en ocepit : fit le premier*).

Je répète que la nuit de sept mois (la gestation aujourd'hui valant une journée d'un autre temps) trouve un appui dans les cosmogonies du Vème siècle. C'est à cette date que la forme que revêt l'intrigue dans Plaute doit remonter (« La longue Nuit » de Platon !).<sup>18</sup>

A te lire,  
Jean

\*ce trait comique même n'aurait pas de sens, si Jupiter était un habitué. Il aurait eu le temps d'en faire le tour.

Les deux « maintenant » (*nunc*) des vers 110 (fécondation) et 112 (plaisir) se rejoignent pour désigner le même moment actuel.

\*\* le deuxième vers est plus explicite : le soupçon est *recelé* dans le fruit. Les philologues ont *corrigé suspicio en consuetio* ! C'est une invention que cette liaison

5 – Peter Szondi à Jean Bollack  
Berlin, le dimanche 24 janvier 1971

24 – 1 – 71

Mon cher Jean,

je t'envoie, ci-joint, la partie terminée de l'article que j'écris pour CRITIQUE sur Paul<sup>19</sup>. Il s'agit de deux tiers à peu près. Je te serais très reconnaissant, si tu pouvais, avec Mayotte, réviser ce texte – le premier, au fond, que j'ai écrit directement en français.

~~Un conseil~~ Une suggestion : Peut-être serait-il bon de le lire d'abord en entier. Si je vois bien, il y a un certain « style », mi-Szondi, mi-Derrida (que\* je trouve de plus en plus intéressant et

<sup>18</sup> Peter Szondi remercia Jean Bollack pour ses éclaircissements en mentionnant leurs discussions sur Homère, Hésiode, Pindar et Plaute dans une note de bas de page. Cf. *Fünfmal Amphitryon*, p.171, note 2 (S II).

<sup>19</sup> Après « Poétique de la constance – Poetik der Beständigkeit. Celans Übertragung von Shakespeares Sonett 105 » (in : *Sprache im technischen Zeitalter* 37, 1971, p. 9-25), que Szondi envoya à Jean Bollack avec sa lettre du 19 janvier 1971, l'essai « Lecture de Strette. Essai sur la poésie de Paul Celan. » (in : *Critique* 288, mai 1971, p.387-420) constitue la deuxième étude des Celan-Studien (Frankfurt am Main 1972). Comme le relate Szondi au germaniste Claude David dans une lettre du 9 juin 1970, c'est Paul Celan lui-même qui, le 17 mars 1970, lors de leur dernière entrevue avant sa mort, lui demanda d'écrire une étude sur son œuvre, après avoir été consulté par Jacques Derrida. C'est le premier article que Szondi rédigea directement en français (traduction allemande par Henriette Beese « Durch die Enge geführt. Versuch über die Verständlichkeit des modernen Gedichts » dans : S II, p. 345-389).

dangereux à la fois), de sorte qu'il n'est pas besoin de tout changer ce qui vous paraît étrange, mais surtout ce qui est fautif, puis was man versteht, aber nicht sagt<sup>20</sup>...

Pourriez-vous le faire aussi vite que possible ?

Affectueusement à vous deux,  
Pierre.

\*pas le style

6 – Jean Bollack à Peter Szondi  
Princeton, le dimanche 31 janvier 1971

31 janvier 71

Mon cher Pierre,

le texte<sup>21</sup> n'aura pas été beaucoup plus (peut-être moins) longtemps ici que dans les airs<sup>22</sup>.

Il faut, dans l'exemplaire définitif, mettre en italique *tout* ce qui est ou citation ou mise en relief (c'est-à-dire souligner dans le ms.), et réserver les guillemets à quelques rares cas – j'ai signalé l'un ou l'autre.

Tu abuses, je trouve, du démonstratif (en français).

Presque – tout ce que j'ai annoté ou corrigé est *compulsory* – c'est dire qu'on s'est efforcé de ne pas trahir le sens ou l'intention.

Le tout est très beau, et riche – je regrette, comme toujours, que tu ne lises pas ce que tu ne lis pas (graecum est non legitur)<sup>23</sup> – c'est comme ça – et j'ai regretté de ne pas avoir eu le texte sous les yeux (je n'ai pas voulu m'interrompre pour aller à la Firestone<sup>24</sup>) – si la troisième partie n'est pas ajoutée, tu peux joindre la photocopie du poème. En plus, je voudrais le tout « dernière main » pour le « lire ».

Affectueusement  
Jean

<sup>20</sup> Expression courante dans la bouche de Peter Szondi, qui l'empruntait à un lecteur belge pendant la guerre, s'adressant à un étudiant allemand apprenant le français. Il disait à ce dernier : « Man versteht, aber man sagt nicht ».

<sup>21</sup> Cf. lettre 5, note 19.

<sup>22</sup> Jean Bollack et sa famille séjournèrent de septembre 1970 à avril 1971 à Princeton, où, à l'initiative d'Harold Cherniss, Jean Bollack fut membre invité de l'Institute for Advanced Study.

<sup>23</sup> Jean Bollack releva le passage atomiste du poème de Paul Celan. Dans sa lettre du 10 février 1971, Bollack écrivit : « Mon cher Pierre, / peut-être pourrait-on encore accroître la perfection (relative, malgré tout) en dépouillant, « resserrant » encore. / N'ayant pas la référence du « fragment » de Démocrite (7 ?), j'attends, sur ce point. Je voudrais, de toute façon, pouvoir lire la chose, maintenant, - mais je pense qu'il urge que je te le renvoie corrigé. J'attends donc une autre copie. ». Dans son étude finale, Szondi cite Démocrite et son doxographe Diogène de Laërte (voir p.366 dans S. II).

<sup>24</sup> Bibliothèque de l'université de Princeton.



7 - De Mayotte Bollack à Peter Szondi  
Pressignac, le dimanche 11 juillet 1971

Le 11 juillet 1971

Mon cher Pierre,

On n'écrit pas et pourtant le temps passe<sup>25</sup>. Après Pâques, votre Italie<sup>26</sup>, mon Princeton, je suis rentrée d'abord, puis Jean. Les affaires nous sont tombées sur la tête. On a supporté, stoïques, assez bien, d'abord parce qu'on était content de la sortie de l'Épicure<sup>27</sup>, puis parce que l'absence vous entoure d'un rempart de puissance et se déplace avec vous. Faudra-t-il repartir ?<sup>28</sup>

Pour le moment on est, seuls, dans cette bulle maison à laquelle on s'attache<sup>29</sup>.

Nous préparons un Héraclite<sup>30</sup>, suivant la formule typographique de l'Épicure, des commentaires condensés, avec très peu de grec et sans noms de philologues, des élucidations par la forme employée et par l'ordre des mots. Bernard<sup>31</sup> n'appréciera pas, qui ne croit pas que l'analyse grammaticale restitue la pensée. On voudrait le sortir cet hiver.

Strette faisait très bien, ouvrant le cahier de Critique<sup>32</sup>.

Nous avons dîné avec Gisèle<sup>33</sup>. Jean acceptera, je pense, son invitation et celle de l'Institut Goethe, de participer au séminaire sur Paul<sup>34</sup>.

Que faites-vous ? Ecrivez-nous

Affectueusement à vous,  
Mayotte

Votre table fait l'ornement de ma chambre

<sup>25</sup> Peter Szondi et Mayotte Bollack se sont vus en mars à Paris en l'absence de Jean, qui n'est revenu qu'en avril de Princeton. Durant les mois qui suivirent, c'est surtout Mayotte Bollack qui entretint la correspondance avec Peter Szondi.

<sup>26</sup> Peter Szondi adressa une carte postale à Jean Bollack le 28 mars 1971, dans laquelle il relate, entre autres, son séjour à Crémone, Mantoue et Parme.

<sup>27</sup> Jean Bollack, Mayotte Bollack et Heinz Wismann, *La lettre d'Épicure* (éd., trad. et comment. de *La Lettre à Hérodote*), Paris 1971.

<sup>28</sup> La même année eut lieu la création du « Centre de Recherche Philologique » à l'université de Lille, qui permit l'épanouissement de ce qui fut plus tard appelé l'École de Lille, groupe constitué autour de Jean Bollack.

<sup>29</sup> Jean et Mayotte Bollack se trouvaient aux « Barreyroux », leur maison de campagne située en Dordogne.

<sup>30</sup> Jean Bollack et Heinz Wismann, *Héraclite ou la Séparation* (éd., trad. et commentaire des fragments), Paris 1972 (2e éd. avec une nouvelle préface 1995).

<sup>31</sup> Bernard Böschenstein (1931-2019), professeur de littérature allemande à l'université de Genève. Ancien camarade de Peter Szondi à Zurich et ami du couple Bollack.

<sup>32</sup> Voir la lettre 5.

<sup>33</sup> Gisèle Celan-Lestrange, femme de Paul Celan, avec qui les Bollack étaient liés d'amitié.

<sup>34</sup> Du 25 au 29 septembre 1972, sur invitation de son directeur Graf Raczynski, eut lieu au Goethe Institut de Paris un colloque sur l'œuvre de Paul Celan. Hans-Georg Gadamer, Jean Bollack, Marie Luise Kaschnitz, Beda Allemann, Bernard Böschenstein et Hans Mayer y étaient présents, Peter Szondi aurait également dû l'être.

8 - De Peter Szondi à Jean Bollack  
Zurich, le vendredi 27 août 1971

27 – 8 – 71

Mon cher Jean,

« Zürich. Zum Storchen »<sup>35</sup> - c'est exactement la perspective.

Quant à moi, je viens de faire, après 3 semaines de soleil engadinois, les premiers pas, les premières démarches – tout est à la fois familier et nouveau, mais au moins je me rends compte maintenant que c'est en effet ici que je vais vivre<sup>36</sup>. Si seulement le vent se levait.

Affectueusement,  
Pierre.

(Solange Lucas, 20 A rue de la Saulzinière, 44000 Nantes, Frankreich ; E-Mail :  
solange.lucas@laposte.net)

<sup>35</sup> Hôtel sur les bords de la Limmat (vue de la carte postale). Allusion au poème « Zürich, zum Storchen » de Paul Celan dans le recueil « Die Niemandsrose » (Frankfurt am Main 1963).

<sup>36</sup> Dans sa lettre du 29 décembre 1971, Szondi informa Jean Bollack de sa nomination à Zurich. Les conflits au sein du séminaire berlinois, nés d'approches théoriques divergentes, avaient conduit Szondi à candidater auprès d'autres universités. Il fut nommé à la chaire de littérature comparée de Zurich, occupée auparavant par Paul de Man, et aurait dû commencer à y enseigner au semestre d'été 1972.